

La Mort en Héritage

Une nouvelle
de
Tom Clearlake



Jack s'ennuyait tellement au boulot cette nuit-là qu'il s'était mis à compter les groupes de gamins déguisés qui passaient dans la rue et s'arrêtaient à chaque perron pour demander des bonbons. *Joyeux Halloween, les mioches*. D'une façon paradoxale, le taux de mortalité baisse notablement pendant la nuit d'Halloween à travers les États-Unis ; allez savoir pourquoi... Et ce n'était d'ailleurs pas pour arranger les affaires du Dead Man Shop, où Jack était employé, une entreprise de pompes funèbres qui se voulait moderne et dynamique, mais qui finalement vendait l'un des plus vieux produits du monde : la mort. Enfin, la mort, pas exactement ; les clients du Dead Man Shop étaient bien en vie et le restaient après avoir souscrit aux services de la maison. Disons plutôt que la mission du Dead Man Shop était de préparer au mieux des personnes – *déjà mortes* – que lui confiaient des clients vivants à des fins d'enterrement, ou d'incinération (Non madame, il n'y a que deux options possibles à cocher sur la feuille pour votre macchabée, merci).

Vers minuit, les gamins déguisés étaient depuis longtemps rentrés se blottir au fond de leur lit. Seuls quelques chats faméliques en quête de mulots providentiels erraient de container poubelle en container poubelle. Jack s'ennuyait encore à mourir. Le vent s'était mis à souffler. La nuit était claire et une lune presque pleine était accrochée dans le ciel derrière les branches squelettiques des peupliers qui bordaient l'avenue. Une parfaite nuit d'Halloween.

Aux environs de 01h00, la sonnerie du téléphone tira Jack de sa léthargie.

— Bonjour, Jack. Je ne vous dérange pas, j'espère.

La voix de monsieur Owens, son employeur, lui fit l'effet d'un grand verre de café serré. Il se redressa en catastrophe du fond du fauteuil emprunté dans un bureau voisin et coupa le son de la vidéo triple X qui tournait en boucle sur son PC portable.

— M'sieur Owens, bonjour... Que puis-je faire pour vous, à cette heure si tardive ?

Il y eut un silence à l'autre bout du fil qui fit naître un doute profond dans l'esprit de Jack.

— M'sieur Owens ?

— Je suis là, Jack.

— Ah ah, j'ai cru un instant que vous étiez passé de l'autre côté, plaisanta Jack, pas très à l'aise.

— Vous êtes-vous occupé de monsieur Snyder, Jack ?

Oh, merde, monsieur Snyder...

— Oui, bien évidemment, m'sieur Owens. Il est à présent aussi frais qu'un saumon dans le courant d'une rivière canadienne.

Quelle comparaison ridicule ! J'aurais mieux fait de la fermer.

— Enfin, je veux dire qu'il fera le meilleur des effets demain devant sa famille pour son enterrement.

Silence glacial de monsieur Owens.

— Il est juste... superbe, ajouta Jack.

— Parfait. Dans ce cas, je vous souhaite une bonne fin de nuit, Jack, ainsi qu'un joyeux Halloween.

— Oui, pareillement, Monsieur.

Il raccrocha le combiné sur son support et se frotta le visage.

Plus une minute à perdre. Au boulot !

Il enfila sa blouse de travail imperméable et passa des gants en latex avant de descendre au sous-sol, dans

la salle que tout le monde ici appelait « le frigo ». Il pressa le bouton d'appel de l'ascenseur. Sa respiration s'était faite plus courte. Il inspira un grand coup avant de rentrer dans la cage métallique lorsque la porte s'ouvrit. Elle se referma derrière lui dans un grincement des plus lugubres. *Bon dieu... Comment je fais pour continuer à bosser là-dedans ?*

Monsieur Edward Snyder était allongé sur une des tables de préparation. Ses yeux étaient mi-clos et regardaient fixement dans la direction de ses orteils qui dépassaient du drap blanc. Il n'avait plus un cheveu sur le caillou, et c'était une bonne chose puisqu'il ne perdrait pas de temps à le coiffer. L'expression figée sur son visage était différente du masque mortuaire que Jack avait l'habitude de voir chez les défunts. Il crut y distinguer un rictus malicieux. De son vivant, Edward Snyder avait dû être assez menu, mais maintenant il était d'une maigreur repoussante. Si maigre que ses os étaient presque sur le point de déchirer sa peau flétrie et jaunie par la thanatomorphose¹. Un petit nuage de buée sortait de la bouche de Jack à chacune de ses expirations. La température ici était de huit degrés. Douze degrés auraient été suffisants pour favoriser la conservation des corps, mais monsieur Owens tenait à ce que celle-ci se fasse au mieux. Ce qui, en revanche, ne favorisait pas la conservation des employés au sein de l'entreprise. Tout comme ceux qui l'avaient précédé à ce poste, Jack avait songé maintes fois à donner sa démission, cependant les offres d'emploi pour étudiants en médecine étaient rares dans cette bonne vieille ville de New-Orleans – comme partout ailleurs,

¹ Modifications visibles que la mort provoque sur les organismes.

soit dit en passant —, et Jack avait un loyer à payer et deux chats à nourrir.

— Hello, monsieur Snyder. Quelle agréable nuit d'Halloween, n'est-ce pas ? Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous remplisse de formol, je présume ?

Il prit la voix de Peter Cushing dans le film « La momie » pour répondre à la place du défunt :

— *Oh non. Bien sûr que nooon. J'adooore le formool.*

Un petit jeu auquel il se livrait pour se tenir compagnie au beau milieu des cadavres. Il approcha le chariot sur lequel se trouvaient l'appareil d'embaumement et les instruments chirurgicaux, et entreprit d'ouvrir l'artère carotide d'Edward Snyder au moyen d'un scalpel pour y introduire ensuite le tuyau de la pompe à formol.

Son attention fut soudain attirée par un éclat luisant dans la bouche entrouverte du défunt. Surpris, il se rapprocha de l'orifice buccal et se risqua à l'entrouvrir un peu plus pour discerner ce qu'il renfermait. Cela aurait pu être un éclat argenté causé par un reflet de lumière sur le métal d'un bridge dentaire, mais non, c'était autre chose. Cela se situait en fait à peu près au niveau de la langue. Il se pencha plus bas au-dessus de la bouche d'Edward Snyder, qu'il maintenait à présent grande ouverte en pressant ses os maxillaires à travers ses joues desséchées, et s'aperçut que l'éclat brillant venait en fait du dessous de la langue raide et bleue du défunt. Il approcha sa main gantée et, retenant sa respiration, attrapa l'appendice rabougri entre ses doigts pour découvrir l'objet de sa curiosité. C'était une petite plaque métallique rectangulaire, fine,

argentée, et large d'un centimètre sur deux de longueur environ.

Jack procéda à son extraction au moyen d'une pince et la porta dans la lumière vive de la lampe.

— *Qu'est-ce que c'est que ce truc, Edward ?* murmura-t-il en passant la grosse loupe devant la minuscule plaquette.

Celle-ci lui parut être gravée d'une fine et délicate calligraphie. Mais les lettres étaient si petites qu'elles en étaient illisibles, même en s'aidant d'une loupe. Il lui fallait un microscope.

— *... ou peut-être qu'en doublant les loupes, je pourrai...*

Il alla chercher une loupe manuelle et la plaça devant celle qui était sur pied. La plaquette minuscule était maintenant énorme entre ses deux doigts blancs qui avaient pris la taille de ballons d'enfants.

Les mots gravés lui apparurent alors clairement.

Et il put lire la phrase invraisemblable qu'ils formaient :

« Le secret de ma mort et la punition du coupable se trouvent au fond de mon estomac, avec la clé de ma fortune. ES. »

Jack fut saisi des pieds à la tête par une émotion d'une puissance incroyable. Ce fut comme quand son hamster *Bates* avait combattu et terrassé un rat énorme dans le jardin familial par un après-midi d'automne orageux, il avait douze ans.

Eberlué, Jack répéta à mi-voix la phrase gravée sur la plaquette qui avait repris, comme ses doigts, sa taille initiale.

– « *Le secret de ma mort et la punition du coupable se trouvent au fond de mon estomac, avec la clé de ma fortune* »... « *Signé Edward Snyder* ».

La main de Jack qui tenait le scalpel se mit à trembler comme une feuille dans le vent, tandis que dans son esprit, l'idée de se servir de l'outil chirurgical pour ouvrir le ventre d'Edward Snyder prenait forme. Il déposa la plaquette sur le coin de la table et prit le temps d'analyser la situation. Que risquait-il après tout ? N'était-il pas censé pratiquer un embaumement sur le défunt ? Sa main gauche se posa sur l'abdomen tendu par les réactions gazeuses à l'œuvre dans le corps. Monsieur Snyder avait-il réellement ingéré une clé et placé sous sa langue cette plaquette avant de mourir ?! Le regard effaré de Jack se porta à nouveau sur la minuscule pièce de métal qui luisait sous la lampe. Il fallait croire que oui.

Jack jeta un œil à l'écran de sa montre. 02 h 18. Il avait bien assez de temps devant lui pour ouvrir l'estomac du défunt, y récupérer l'hypothétique clé, et recoudre le tout. Personne ne s'apercevrait de l'opération, et quand bien même quelqu'un le verrait, il pourrait toujours justifier son geste.

Moins de cinq minutes s'étaient écoulées, et déjà la main de Jack fouillait dans la poche stomacale de monsieur Snyder. Quelques secondes lui suffirent pour sentir un petit objet dur qu'il prit entre ses doigts et retira des entrailles ouvertes. Stupéfait, il ne put retenir un cri. Il s'essuya le front du revers de la main.

L'objet en question était bien une clé.

Recoudre l'estomac et la sangle abdominale ne lui prirent pas plus d'une vingtaine de minutes. Lorsqu'il eut terminé, il s'empessa d'ôter ses gants et sa

combinaison, puis alla passer la clé sous l'eau avant de remonter à l'étage. Dans l'ascenseur, il grelottait autant de froid que d'excitation dans son sweat-shirt *World War Z* et son jean rapiécé. *C'est pas possible, ce truc !* Il enfila son blouson et alla se faire un café dans la salle de pause. Tandis que la cafetière glougloutait, il observa avec minutie la clé dans la lumière vive des néons. Sur le rond de métal couleur bronze, il vit qu'une autre inscription, presque lisible à l'œil nu celle-ci, était gravée. Une seule et simple loupe lui permit cette fois de lire ce qui était inscrit sur la clé : « 758. Gare de N-O ».

Il déduisit bêtement qu'il s'agissait de la clé d'une consigne se trouvant à la gare de la ville. Toute cette affaire était foutrement incroyable ! Il consulta encore sa montre qui affichait 02 h 52. La curiosité l'emporta sur le peu de conscience professionnelle qui subsistait au fond de son réservoir de volonté. Il estima qu'il aurait de toute façon assez de temps devant lui pour faire l'aller-retour et terminer ensuite la préparation funéraire d'Edward Snyder. Il quitta en trombe la salle de pause en abandonnant la cafetière qui glougloutait encore, sortit du Dead Man Shop par la porte de service et sauta dans sa Ford Thunderbird noire, modèle 68, qui avait davantage l'air d'une épave que d'une pièce de collection. Le moteur toussota gravement, crachota, et se mit finalement à ronronner docilement dans la ruelle.

Jack regarda la clé une dernière fois avant de la ranger dans la poche intérieure de son blouson, comme pour s'assurer que tout cela n'était pas un rêve – un foutu drôle de rêve.

– *Edward, mon vieux... Qu'est-ce que c'est que ce plan ?!* murmura-t-il en passant la première pour s'élancer dans la nuit.

La lune descendait dans la nuit froide derrière le bâtiment colossal et désert de la gare. L'arche d'entrée béante paraissait attendre, telle la gueule ouverte d'un géant affamé, d'engloutir les voyageurs. Les portes automatiques avalèrent Jack comme une saucisse cocktail. Il traversa le hall de marbre et se mit à courir en petite foulée, haletant, cherchant le long des rangées de consignes, jusqu'à tomber sur le casier numéro 758. Il approcha la clé, le cœur battant à tout rompre. Celle-ci s'inséra parfaitement dans la serrure et il ouvrit le pêne. La consigne contenait une enveloppe de papier blanc que Jack déchira sur le côté. À l'intérieur se trouvait une clé USB de huit gigabits sur laquelle était écrit au marqueur noir, en lettres majuscules : « LISEZ-MOI ». Il sortit de la gare aussi rapidement qu'il y était entré. Sur le trajet du retour vers le Dead Man Shop, il était en ébullition, s'attendant à tout, y compris à une vaste plaisanterie, hypothèse insoutenable. Il retint son souffle en insérant la clé dans son PC et cliqua sur le seul fichier qu'elle contenait : un fichier vidéo.

Le visage moribond d'Edward Snyder apparut sur l'écran.

Il était allongé sur un lit, très faible, mais encore suffisamment conscient pour s'exprimer. On devinait toutefois sans mal que la fin était proche. La qualité de l'image était nette et le son s'avéra parfaitement clair. Il avait sans doute utilisé un smartphone pour s'enregistrer. L'image tremblait un peu, mais son visage diaphane restait cadré dans le champ. Sa voix

était acide et ses yeux, deux têtes d'épingles noires, brillèrent d'un éclat mauvais :

« Qui que vous soyez, je vous remercie de vous être donné la peine de suivre mes consignes jusqu'à maintenant. Si vous êtes en train de visionner cet enregistrement, c'est donc que je suis mort. Mais cela n'a plus d'importance pour moi maintenant. Tout le monde doit y passer un jour, n'est-ce pas ? J'ai bien vécu, et j'ai parfois été heureux, même si je n'ai réussi qu'à engendrer un troupeau de fils de putes ! »

Il grimaça et s'interrompit pour tousser grassement dans un mouchoir.

« Je me nomme Edward Snyder, comme vous le savez très probablement. Et je suis depuis quarante-deux ans à la tête du groupe Snyder Industries, ainsi que d'une dizaine d'autres multinationales financières toutes dérivées de la Snyder Bank Company. Ce qui fait de moi un homme riche. *Très* riche. Mais à présent toute ma fortune ne me sert plus à grand-chose puisque je suis mort. Toutefois... si vous continuez à suivre mes consignes à la lettre, vous pourriez bien devenir riche vous aussi. »

Jack déglutit en se disant que tout ça ne ressemblait pas du tout à une plaisanterie. Les traits du vieil homme se contractèrent dans un sursaut de hargne.

« J'ai besoin de vous pour coincer la vermine qui m'a assassiné ! »

Jack sursauta sur la fin de la phrase.

« Mais avant tout, afin d'éviter que vous ne me preniez pour un vieux malade délirant, laissez-moi vous résumer la situation : quand le cancer qui me ronge s'est déclaré, il y a cinq ans, j'ai senti ma progéniture changer de comportement à mon égard et

se mettre à me tourner autour comme un groupe de vautours au-dessus d'une bête blessée. Et je vous garantis que je ne me fais pas de mauvaises idées à leur sujet. Je connais mieux que personne ces individus, puisque c'est moi qui les ai enfantés. J'ai donc pris les choses en main en vendant toutes mes sociétés et en vidant mes coffres pour transférer toute ma fortune dans un endroit tenu secret. Tout cela dans le but qu'aucun d'eux n'hérite d'un seul de mes dollars à ma mort. Car je savais que mes jours étaient comptés. Et je savais que ma maladie ne serait pas la cause de mon décès, le type de cancer que j'avais était stabilisé, ce qui me laissait de nombreuses années devant moi... Non, la mort viendrait de mon entourage direct. Parmi mes héritiers s'en trouvait un, ou une, qui n'attendrait pas que je parte de façon naturelle, et qui tenterait de mettre un terme à ma vie. J'en avais la conviction. Et si vous regardez cette vidéo maintenant, c'est donc que je ne me suis pas trompé. »

Le vieil homme fut saisi par une autre quinte de toux.

« J'ai alors fait appel à un spécialiste, un professionnel indépendant de mon entourage familial et inconnu de mes employés et associés. A l'insu de tous, je l'ai payé pour qu'il mette en place dans ma demeure un système de surveillance de dernière génération. Le dispositif de caméras miniaturisées et de micros est conçu pour se déclencher automatiquement au moindre mouvement ou son dans la maison, et pour suivre les faits et gestes de l'individu détecté. S'il s'agit de plusieurs personnes, le système les détecte et les suit indépendamment sans les perdre une seule seconde du champ de surveillance...

Voilà, vous savez à peu près tout. Je suppose que vous devinez en quoi consiste votre travail : il vous suffira de récupérer les enregistrements et de les visionner pour identifier mon assassin. »

Jack mit la vidéo en attente et courut jusqu'à la salle de pause se faire réchauffer du café. Cet Edward Snyder était vraiment tordu ! Et le plus incroyable dans tout cela était que s'il avait vu juste, son assassin apparaîtrait vraiment sur les enregistrements !

Au comble de l'excitation, il revint s'installer devant son PC et reprit la lecture de la vidéo.

Edward Snyder zooma sur sa face jaunâtre, ses rides se plissèrent dans une expression de détermination saisissante :

« Voilà le deal : vous identifiez mon assassin grâce aux enregistrements, et vous apportez la preuve en images de son identité aux flics pour qu'ils l'arrêtent et le jettent en prison. En échange, je vous remettrai une autre clé. Celle-ci vous ouvrira un coffre. Coffre qui contient la totalité de mes liquidités. Au total, la somme s'élève à deux cent quarante-trois milliards de dollars. Vous percevrez soixante-dix pour cent de cette somme, le reste ira à des œuvres caritatives. »

Jack faillit s'étouffer avec sa gorgée de café.

« Vous voilà riche, mon ami. Dans la mesure où vous menez à bien cette mission. »

Snyder marqua une pause de quelques secondes, arborant un sourire repoussant.

« Vous trouverez la clé du coffre et le lieu où il se situe dans la consigne numéro 759 de la gare. La clé de cette consigne est cachée dans les racines du grand cyprès qui jouxte ma demeure. Bien entendu, je me suis assuré que vous ferez votre boulot *avant* d'accéder

au coffre : mon plus proche avocat, maître Cornwell, a en sa possession un numéro de combinaison. Numéro que vous devrez obligatoirement entrer sur le pavé numérique du coffre, en plus du tour de clé, pour l'ouvrir. Maître Cornwell ne vous donnera ce numéro que si le responsable de ma mort est écroué. J'espère que tout est bien clair pour vous... »

Jack resta hagard un moment. Dépassé par l'énormité de la situation.

« J'imagine que vous vous demandez en ce moment si tout cela est bien réel. Achetez donc le dernier numéro du *Roundhouse gentleman*, un magazine spécialisé dans le jardinage des propriétés de luxe. Vous trouverez en fin d'ouvrage, dans la rubrique « recherche de personnel », une annonce qui propose l'embauche d'un jardinier à temps plein pour entretenir les espaces verts du manoir de *Grey Mountain*. Il s'agit là de mon lieu de résidence principale, celui où je me trouve actuellement, dans ce lit en train de me filmer, et sans aucun doute là où l'assassin frappera puisque je ne sors plus de cette demeure. Vous répondrez à l'annonce en la signant du nom de « Wilson Grant » et maître Cornwell vous proposera un contrat d'embauche pour le poste de jardinier. Vous serez logé sur place, ce qui vous permettra de récupérer la clé du coffre au pied du cyprès et les enregistrements du système de surveillance... vous connaissez la suite. »

Snyder ajouta pour conclure :

« Je vous souhaite toute la réussite dans cette mission, cher ami. L'intégrité et la mémoire du nom des Snyders reposent sur vous à présent. Pensez aussi à la fortune colossale qui vous attend. Bonne chance. Je ne vous dis pas à bientôt. »

Le visage d'Edward Snyder disparut et l'écran de l'ordinateur de Jack redevint noir.

Il se releva lentement, tel un automate, pour aller se servir un autre café. Il avait encore du mal à bien intégrer la situation. L'horloge de la salle de pause indiquait 4 h 35. Il descendit d'un trait le contenu de son gobelet et se remit en tenue pour aller terminer de préparer le corps. Il passa presque une heure à l'ausculter méticuleusement pour essayer de déceler les signes d'une mort suspecte. Mais Edward Snyder ne portait aucun stigmate de violences ni de coups portés à l'aide d'une arme tranchante ou d'une quelconque autre arme.

Jack quitta le Dead Man Shop à 5 h 53. Il était épuisé. Il n'avait même plus la force de réfléchir à toute cette histoire invraisemblable et avait l'impression d'évoluer dans un rêve étrange. Il rentra chez lui et s'effondra sur son lit.

Aux alentours de 17 h 00 – il regrettait de n'avoir pu assister à l'enterrement, même si celui-ci ne lui aurait sûrement rien appris sur les causes de la mort ou sur l'identité de l'assassin –, il suivit les consignes de feu monsieur Snyder et sortit pour aller acheter le dernier numéro de *Roundhouse gentleman*.

À 18 h 15, il envoyait sa candidature au poste de jardinier du manoir de *Grey Mountain* par mail, en la signant du nom de Wilson Grant.

À 18 h 42, il envoyait sa lettre de démission à Richard Owens, directeur de la chaîne de services funéraires Dead Man Shop.

Il était 21 h 36 quand il sortit de chez lui, grimpa dans sa Thunderbird et passa prendre ses deux

meilleurs potes, Ted et Chris, pour les inviter à faire une tournée des bars de Bourbon Street. Évidemment, il ne leur dit pas un mot sur les vraies raisons de cette soirée surprise. Il regagna son domicile à 03 h 47, plus saoul qu'il ne l'avait jamais été.

Le lendemain matin, à 08 h 12, le téléphone cellulaire de Jack se mit à vibrer sur sa table de chevet. Le portable se déplaça sur la surface lisse de quelques centimètres à chaque intervalle de vibrations, se rapprocha du bord du meuble et tomba par terre. Maître Cornwell laissa un message de dix-huit secondes informant un certain Wilson Grant que sa candidature avait été retenue pour le poste de jardinier.

Trois jours plus tard, maître Douglas Cornwell marchait aux côtés de Jack à travers les vastes jardins du luxueux manoir des Snyders. L'avocat lui fit faire le tour de la propriété et lui remit les clés de son logement de fonction. « Je n'ai jamais exercé le métier de jardinier », confia Jack embarrassé à maître Cornwell. « Ayez simplement l'air compétent, lui répondit ce dernier, et contentez-vous de tondre les pelouses pour commencer. Cela vous occupera pendant deux semaines au moins, et vous laissera assez de temps pour agir ». Deux semaines, voilà qui était bien assez en effet pour analyser les enregistrements et tirer les preuves qu'il fallait pour faire arrêter le coupable, pensa Jack.

Mais pourquoi Snyder n'avait-il pas simplement confié toute cette mission à son avocat ? Ce vieux renard avait pensé à tout. Maître Cornwell ignorait l'existence du système de surveillance. Car évidemment, Snyder rangeait son avocat parmi les suspects potentiels.

Jack prit donc ses fonctions de jardinier au manoir de *Grey Mountain*, situé dans les superbes vallées de Waterville, état du New Hampshire ; une demeure pharaonique de plus de deux mille mètres carrés de surface, bâtie dans un style néo colonial, pourvue entre autres de spas, d'une piscine couverte, d'une salle de cinéma et d'un hélicoptère. Quatre jours plus tard, Jack prenait le volant de sa vieille Thunderbird pour retourner à la gare de New Orleans et récupérer le contenu du casier 759. Il y trouva la clé du coffre, mais aussi la suite des instructions d'Edward Snyder, notamment celles concernant la marche à suivre pour extraire les enregistrements audiovisuels du système de surveillance.

Jack s'occupait des pelouses la journée, un chapeau de paille vissé sur la tête, juché sur une énorme tondeuse autotractée – activité qu'il trouva peu éprouvante, voire même agréable – ; le soir venu, il visionnait et reVISIONNAIT les séries d'enregistrements jusque tard dans la nuit.

En effet, les membres de la famille Snyder qui y apparaissaient lui parurent froids et distants vis-à-vis de leur patriarche. Les discussions entre les héritiers se faisaient à mi-voix. Il lisait sur les visages l'orgueil, le mépris. Les regards étaient fuyants, les gestes calculés. Cependant, s'ils ne semblaient tous manifester que peu d'empathie pour le pauvre Edward, aucun ne lui parut avoir un comportement qu'il pût qualifier de vraiment *suspect*. Du moins, jusqu'au cinquième jour qui précéda la mort du chef de famille.

Ce matin-là – les caméras de surveillance affichaient 7 h 42 du matin –, l'attention de Jack se porta sur un plan global des cuisines où l'on voyait

deux domestiques affairés à la préparation de plats. Jack zooma sur l'un des deux cuisiniers. Il préparait des fruits exotiques qu'il disposait sur un plat. Deux personnes firent leur entrée dans la cuisine. Il s'agissait de Meredith Snyder et de sa sœur aînée Belinda. Elles échangèrent des banalités avec les domestiques, portant sur ce que souhaitait prendre leur père pour son petit déjeuner. Ensuite Meredith se servit un café et Belinda remonta dans les étages. Jack crut voir que Meredith lança un regard appuyé sur l'un des deux domestiques qui lui tournait le dos, occupé au travail. Elle emporta sa tasse et monta retrouver sa sœur dans un des salons. Leur échange porta sur des souvenirs de leur enfance dans le manoir. Belinda semblait prendre plaisir à cette discussion – en fait, il n'y avait qu'elle qui parlait –, Meredith avait allumé une cigarette, visiblement lassée par le monologue de sa sœur. Ce fut à cet instant qu'entrèrent dans la pièce John Berry, le mari de Meredith, un brillant avocat de New York, et Rudy Snyder le jeune cadet de la fratrie Snyder, qui comptait en tout huit enfants – Meredith avait épousé John Berry deux ans plus tôt, malgré leur grande différence d'âge. Celui-ci était âgé de cinquante-deux ans, Meredith en avait trente-cinq –. Tous les quatre échangèrent le bonjour et prirent place dans les canapés pour se lancer dans des discussions si superficielles que Jack se surprit à rire tout haut. Mais à un moment, John Berry s'éclipsa sans donner de raison. Il quitta la pièce pour descendre au niveau inférieur. Jack activa la fonction « suivi » et le système se concentra sur lui. Jack zooma, augmenta la sensibilité du système audio, si bien qu'il pouvait entendre la respiration saccadée de l'avocat. Quand il emprunta le couloir vers les cuisines,

celle-ci s'accéléra encore. Les deux cuisiniers avaient quitté leur poste et prenaient une pause au grand air, en haut des marches de l'escalier de service. La respiration de Jack s'accéléra, elle aussi. Son cœur battait fort, mais sûrement moins que celui de John Berry quand ce dernier versa le contenu d'une minuscule fiole dans un verre de jus d'orange posé sur le plateau chargé de fruits. Ce même plateau que le domestique prit quelques instants plus tard pour le monter jusqu'à la chambre d'Edward Snyder !

— Je te tiens ! cria Jack.

Il revint en arrière et fit un arrêt sur image.

Sur l'écran, on distinguait très nettement la main de John Berry à l'œuvre. Son comportement méfiant et son regard qui guettait l'encadrement de la porte ne laissaient pas de place au doute.

Jack fit plusieurs captures d'écran très nettes grâce à un logiciel de montage professionnel qu'il avait téléchargé pour l'occasion – et qui lui avait coûté les yeux de la tête –. Il exporta aussi toute la séquence vidéo où l'on suivait John Berry, et fit deux copies de la vidéo générale de tout ce qui s'était passé dans le manoir ce matin-là. Il fit aussi un montage où l'on suivait le verre de jus d'orange depuis les cuisines jusqu'à la chambre d'Edward Snyder où ce dernier le porta à ses lèvres pour le boire.

Le poison que le mari de Meredith avait versé dans son verre était sans aucun doute pourvu d'un effet retard. Edward Snyder ne montra aucun signe de malaise après avoir ingurgité son verre de jus d'orange habituel ce matin-là. Ce ne fut que quatre jours après qu'il fut pris de tremblements et de spasmes et qu'il mourut en l'espace de deux heures, terrassé par une

crise cardiaque. Jack revint quelques minutes avant l'instant de sa mort et le vit mettre dans sa bouche la petite plaquette argentée où il avait fait graver ses instructions post-mortem. Quant à la clé dans son estomac, Snyder avait dû l'ingérer dans les heures qui avaient précédé, ou peut-être même les jours. Une clé métallique ne peut être digérée, elle reste donc un temps indéterminé dans un repli de l'estomac, et n'en bouge plus, à moins que quelqu'un l'en sorte...

Et ce quelqu'un avait été Jack.

Jack qui, maintenant submergé par un taux d'adrénaline maximum, s'employait à garder son calme tandis que son mental tentait malgré lui de calculer le résultat de la fraction soixante-dix pour cent de deux cent quarante-trois milliards.

Deux jours plus tard, alors que maître Cornwell avait réuni les descendants Snyder dans le grand salon du manoir pour leur annoncer qu'ils n'hériteraient de rien du tout, le capitaine de police Harvey Greenwood fit irruption, accompagné de deux agents en uniforme, et mit aux arrêts John Berry pour le meurtre prémédité d'Edward Snyder. Sous les regards consternés – sûrement plus par le fait que leur père les avait tous déshérités que par l'arrestation du coupable de son assassinat – le suspect fut emmené, menottes aux mains. Pendant les deux jours qui suivirent, Jack continua de se promener au volant de la tondeuse sur les pelouses de *Grey Mountain*. Au matin du troisième, maître Cornwell le convoqua dans son bureau pour lui annoncer son licenciement et lui remettre la combinaison de l'accès au coffre où l'attendait la fortune d'Edward Snyder.

Selon le plan que lui avait donné maître Cornwell, le coffre se trouvait dans un coin perdu de l'état du Montana, une zone de forêts marécageuses connue sous le nom de *Big Fork*. Jack vendit à contrecœur sa Thunderbird pour une bouchée de pain, et s'offrit une rutilante Mustang flambant neuve grâce à la confortable avance de cinq cent mille dollars que lui avait faite maître Cornwell. Il fit un détour par Las Vegas où il en perdit huit mille et où il faillit se marier au cours d'une nuit de beuverie avec un travesti répondant au nom de Pamela Bluebird. Il réussit finalement à dessaouler et à reprendre la route vers le Montana, ne parvenant toujours pas à réaliser ce qui lui arrivait.

Quand il atteignit Big Fork, un soleil rouge sang descendait derrière les Rocheuses. Il n'y avait pas un brin de vent. Il dut rabattre la capote de la Mustang, car il était assailli par des essaims de moustiques. Il parcourut plus de quatre kilomètres sur une route de terre, à travers bois, puis stoppa quand le navigateur de bord lui indiqua qu'il était arrivé à destination. Il continua à pied en suivant les indications que lui avait notées maître Cornwell. Il marcha une heure jusqu'à ce que le sentier bordé de grands sapins débouche sur une clairière. Il la traversa pour parvenir au pied du flanc rocheux d'une colline. Sur un vieux panneau de bois pourri, fixé contre la roche, était écrit « *Flat Creek mine, do not enter* ». Le vieux Snyder avait planqué son magot au fond d'une mine abandonnée !

Le jour diminuait, mais Jack décida quand même d'entrer. Équipé d'une simple lampe de poche, et armé de son seul courage, il s'engagea dans le couloir obscur, marchant sur les rails recouverts en partie

d'herbes folles et de pierres. Il était dans un tel état d'excitation qu'il s'était mis à parler tout seul : « C'est pas croyable... putain, c'est pas croyable », répétait-il en boucle. Et pourtant... Comme indiqué sur le plan de maître Cornwell, il arriva devant une cloison d'acier rouillé dans laquelle se découpait une simple porte en tôle qu'il poussa. Celle-ci grinça et s'ouvrit sur un couloir qui s'illumina dès qu'il y entra. Hormis l'éclairage automatique, ce couloir avait tout l'air d'un couloir typique de vieille mine abandonnée. Jack le traversa en pensant qu'au bout, une nouvelle vie commençait. Finies les fins de mois à découvert... terminées les indemnités de chômage entre deux boulots de larbin... mort et enterré Jack le loser... Il s'approcha d'un pas mal assuré vers le terminal numérique, à côté d'une simple porte d'acier, sans poignée ni serrure, qui se trouvait au fond du couloir. Il pianota d'une main tremblante la combinaison que lui avait donnée maître Cornwell, entendit un dé clic de déverrouillage, et vit la porte glisser sur le côté. Derrière s'étendait une autre galerie, dont les parois et le sol étaient recouverts d'acier. Il y entra et aussitôt une rangée de LED blanches s'éclaira au-dessus de lui, jusqu'au bout de la galerie où se trouvait enfin la porte massive du coffre. Il parcourut d'un pas léger la dizaine de mètres qui le séparaient de la fortune et eut l'impression de flotter dans l'air lorsqu'il arriva devant le mécanisme d'ouverture de la porte.

Il sortit la clé, son visage éclairé par un sourire béat.

Au moment où il l'introduisit dans la serrure, il perçut quelque chose derrière lui. Le mouvement d'une forme sombre qui s'était reflétée dans l'acier de la porte.

— Mets les mains sur la tête et tourne-toi lentement.

Jack se figea. Le sens de la phrase mit plusieurs secondes avant de se former dans son esprit. Il leva les mains et se tourna lentement, comme la voix lui avait demandé.

Le type braquait sur Jack le canon d'un neuf millimètres. Il n'avait pas du tout l'air de plaisanter. Jack reconnut l'un des deux cuisiniers du manoir des Snyder. Celui qu'il aimait le moins. Il ne lui disait jamais bonjour et avait une vraie putain de sale gueule d'enfoiré ! Jack serra les dents. Il scruta le cuistot, le jaugea, tenta de déceler une milliseconde de faiblesse, chercha tout au fond de ses yeux noirs une faille... rien, ce type était un mur, il n'hésiterait pas un instant pour le transformer en passoire au moindre geste. Il sentit que le rêve était en train de lui filer entre les doigts, qu'il allait se réveiller pour reprendre la suite de sa vie de loser là où il l'avait laissée. C'est alors qu'une autre voix s'éleva dans le couloir. Celle-ci était d'une douceur suave, mais dans cette situation, elle prit une acidité insupportable. Jack connaissait cette voix.

C'était celle de Meredith Snyder.

Sa silhouette élégante apparut derrière les larges épaules du cuistot qui le foudroyait de ses yeux noirs et maintenait le canon de son Beretta à quelques centimètres de son front, où commençaient à perler des gouttes de sueur. Elle s'avança, faisant jouer sa poitrine opulente sous un col roulé noir qui galbait sa taille fine, son cul aussi moulé dans un jean skinny noir. Elle prit son temps pour placer une cigarette au coin de ses lèvres maquillées d'un rouge criard. Une vraie pute sortie d'un polar de série B. Jack bouillonnait.

Impossible de tenter quoi que ce soit. Il jeta un œil au cuistot qui n'avait toujours pas l'air de plaisanter.

Un sourire amusé se dessina sur la bouche de Meredith :

— Et dire qu'on a failli se faire doubler par le jardinier de service...

Le cuistot ricana en silence sans quitter Jack des yeux.

Meredith s'avança vers Jack et consuma presque la moitié de sa cigarette en tirant dessus :

— Tu pensais vraiment que tu allais encaisser l'argent du vieux comme ça ? En balançant mon pauvre petit mari aux flics ?

Elle lui souffla la fumée en plein visage.

— Maître Cornwell m'a engagé pour trouver l'assassin de votre père ! gueula Jack. Et c'est ce que j'ai fait ! Comment pouvez-vous être si... indifférente ?!

Elle sourit à nouveau, plus franchement cette fois, et planta ses yeux noirs en amande dans ceux de Jack :

— Avant que je le rencontre, John Berry n'aurait pas fait de mal à une mouche. Il était si... *stupide*. Pour un avocat de renom, c'est incroyable, n'est-ce pas ?

Jack comprit en un instant ce qu'elle venait de lui signifier.

— Vous l'avez manipulé..., lâcha-t-il à mi-voix.

Elle lui répondit par un sourire glacé.

Jack sentit un courant froid lui parcourir la colonne.

— Écoutez, laissez-moi partir, et gardez le fric... j'en ai rien à faire de cet argent !

Meredith tira une dernière fois sur sa cigarette, l'écrasa par terre sous son pied et chuchota à l'oreille du cuistot :

— Tue-le.

Jack n'eut pas le temps de réagir, pas même le temps de comprendre que tout était fini. Il perçut une douleur intense au niveau du crâne, comme quand on se cogne très fort contre le coin d'un meuble... son cerveau tourna encore pendant un instant, comme un écho de ses fonctions cérébrales. Puis ce fut le noir complet. Plus rien. Plus de son, plus d'image. Plus de Jack Loser, et encore moins de Jack Jet Set.

Meredith roula une pelle à son tueur de cuistot. Ce dernier l'attrapa par les hanches et se montra soudain très entreprenant.

— Non, écoute, j'ai pas envie là tout de suite. On a du boulot. Il faut aller chercher le chariot dans le van pour commencer à tout charger, tu veux bien ?

Son amant la lâcha à regret et s'exécuta en maugréant.

Quel bourrin... de loin le plus stupide de tous !

Il repartit en direction du van qu'ils avaient garé dans la clairière. Meredith attendit que l'homme s'éloigne et sortit de sa poche le détonateur. Quand elle entendit la porte arrière du van s'ouvrir, elle déclencha la déflagration. L'explosion assourdissante ébranla les parois de la mine, détachant des blocs de roche et projetant dans la galerie un nuage opaque, la forçant à mettre un genou à terre. Elle attendit que la poussière se dissipe pour y voir à nouveau et alla prendre la clé du coffre dans la main crispée et froide de Jack, puis l'introduisit dans la serrure de la porte d'acier blindée. Celle-ci s'ouvrit.

« *Nous y voilà* », dit-elle tout bas en passant la porte massive dont l'épaisseur devait bien faire un mètre. *Papa n'a pas fait les choses à moitié...* En effet, un

escalier descendait en colimaçon vers les niveaux inférieurs. Le coffre ressemblait en fait à un vaste entrepôt. Elle traversa des allées où s’alignaient des palettes de billets de banque, des tableaux de maître mis sous verre, des pièces de joaillerie inestimables, des tas de lingots d’or, des œuvres d’art prodigieuses dont elle ne connaissait pas le créateur et encore moins la valeur marchande... Tout cela lui appartenait maintenant, c’était à elle et à personne d’autre ! Ses frères et sœurs pouvaient bien aller au diable. C’était elle, la petite dernière, celle qu’ils traitaient comme une attardée, qui prendrait la suite du vieux croûton.

Ivre de bonheur et de pouvoir, Meredith avançait entre les allées de palettes chargées de liasses, quand subitement l’éclairage de la salle fut coupé. Le noir total. Sa respiration s’accéléra. Ses mains tâtonnèrent devant, autour d’elle. Elle perdit l’équilibre et se rattrapa contre un tas de lingots. Elle continua d’avancer à quatre pattes, telle une chienne perdue, cherchant une paroi, un interrupteur.

— Meredith Snyder. Si ton père te voyait maintenant...

La voix profonde la saisit tout entière et lui souleva les tripes, lui arrachant un cri.

La lumière revint. Une simple ampoule qui se balançait, loin au-dessus d’elle, entre les colonnes de billets. Les ombres dansaient, la couvrant, la découvrant, faisant d’elle leur jouet. C’est alors qu’elle vit sa silhouette. Il se tenait dans les ténèbres, patient, immobile.

— Qui êtes-vous ?! hurla-t-elle en cherchant du regard au-delà du cercle de lumière.

— Qui je suis n’a aucune importance...

Elle saisit son arme et tira à l'aveugle, de tous les côtés, jusqu'à vider le chargeur. Clic, clic, clic, clic...

— Tu devrais plutôt me demander qui m'a envoyé ici pour t'attendre... ou qui a installé le système de surveillance dans le manoir de famille...

Elle hurla de rage et d'impuissance.

La voix se tut pendant un temps qui lui parut une éternité. Elle était à terre, essoufflée, en proie à une peur grandissante.

— Est-ce que tu pensais vraiment que ton père était stupide au point de laisser l'un de ses propres héritiers le supprimer et accaparer sa fortune, Meredith Snyder ?

Elle se roula par terre, cria encore à s'arracher la gorge, jura, pleura.

— Le jardinier était un appât. Et tu n'en as fait qu'une bouchée...

— Maudit soit le vieux salaud qui m'a enfanté, gueula-t-elle. Retourne voir ton patron en enfer... et dis-lui que sa fille va venir lui arracher le cœur et le faire frire à la poêle pour le lui faire bouffer !

L'homme marcha vers elle et apparut dans le faisceau de la lampe qui tournoyait. Elle le vit pointer une arme à silencieux vers elle...

— C'est noté, Meredith, je lui transmettrai le message si j'en ai l'occasion.

Trois coups secs claquèrent dans l'entrepôt.

Le contenu du crâne de Meredith Snyder s'éparpilla sur une palette de dollars.

FIN



Découvrez tous mes romans thriller, polar, suspense
et horreur ici <https://amzn.to/3sq1ohQ>

